Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 4

Artikel: Choc en retour
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-208447

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 27.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

l'est entre les deux ; peut faire un peu de l'un, un peu de l'autre, pourquoi de la force, de l'intelligence et de la braveté, l'en a tout comme oun autre. Vous fera plaisir, le Baptiste, sicure, pour 65 centimes de l'heure. Et lui, il porte dans la posse deux salami, deux gros salami qu'ils sont été faits à Milano.

— Boniface, Boniface, vous allez me faire prendre les salami en horreur!

— Mâ, ils sont de première qualité, et le Baptiste...

— Amenez Baptiste et fichez-moi la paix!

— A 65 de l'heure!

— A 65 quand je l'aurai vu à l'œuvre... C'est tout, en fait de parents?

— C'est tout, si, moussieu, pourquoi les autres, pauvres d'eux, ils sont été engazés pour Tripoli. V. F.

Ce sera charmant! — M. et Mme X ont un fils prodige — du moins, c'est leur avis. — Ils veulent en faire un musicien célèbre. La nature l'a comblé des dons qui doivent assurer cette vocation.

L'autre jour, M. et Mme X avaient invité quelques amis à passer la soirée. On prodigua l'enfant prodige, qui ne s'exécuta pas toujours de bonne grâce.

Tandis qu'il jouait, sans souci des oreilles de ses auditeurs, un solo de flûte, sa mère, en extase devant son « grand homme », se penche vers sa voisine :

— Il a une voix délicieuse et nous lui faisons apprendre la flûte pour qu'il puisse s'accompagner en chantant. — (*Dangon*).

A TROIS

Naïveté ou ironie? — C'était après le sermon, un dimanche de communion. Pasteur, chantre, conseillers de paroisse et sonneurs étaient réunis à la sacristie.

Tout en devisant, le pasteur en vint à se plaindre du peu de monde qu'il y avait eu à l'église le dimanche précédent, où il s'était, au dernier moment, fait remplacer par son collègue de la paroisse voisine.

— Voyez-vous, Monsieur le pasteur, observa François le sonneur, si vous aviez dit à l'avance que ce serait un autre ministre, il y aurait eu bien plus de monde, pour sûr!

* * *

Esprit de chez nous. — La coutume est très répandue dans notre canton de donner des sobriquets aux habitants de nos villages. Pour je ne sais trop quelle raison, ceux de Giez sont appelés, paraît-il, du surnom peu aimable de « couennes ».

Mais, à Giez, on a de l'esprit, et loin de se formaliser sottement de ce sobriquet, qui en vaut bien un autre, on y réplique avec malice et les rieurs sont le plus souvent volés. Seulement, ils ne sont pas toujours du même côté, témoin la jolie anecdote que voici :

Dans un village voisin de Giez demeurait un brave homme, affligé d'une obésité si débordante qu'un loustic de l'endroit eut tôt fait de le baptiser : « le Lard ».

Un jour, dans un joyeux banquet, notre homme se trouve placé entre deux bourgeois de Giez, connus pour aimer se divertir aux dépens de leur prochain.

L'occasion était bonne.

— Dites-voir, commence un des deux compères, pourquoi vous ont-ils baptisé « le Lard »?

— Le Lard, pff, pff, pff, le Lard! dit en soufflant le gros homme; eh! bien, y me disent « le Lard », parce que je suis entouré de « couennes! ».

* * *

Une méprise. — Les vieilles gens parlent encore au village d'un pasteur qui fut autrefois très aimé de ses paroissiens. Bon vivant, vieux garçon, haut en couleurs et fort en voix, Monsieur le Ministre savait apprécier comme ils le méritaient nos bons vins vaudois. On le savait, et chacun s'empressait de lui offrir un verre, à l'occasion.

Lors de la collecte des Incurables, par exemple, personne n'oubliait à son égard la première des lois de l'hospitalité, en pays de vignoble, s'entend.

Ce jour-là, Monsieur le Ministre avait été faire la tournée coutumière dans un village éloigné de la paroisse. Chacun le reçut très bien, et, pour finir, la porte de la cave de Monsieur le syndic s'ouvrit toute grande pour laisser passer nos collecteurs, mis en gaîté par le fructueux résultat de la journée.

Tard dans la soirée, on prit congé. Monsieur le syndic, ému de compassion envers le pasteur qui avait un long chemin à faire pour rentrer à la cure, ordonna à son domestique d'atteler lestement la « Grise ».

Monsieur le Ministre s'installa sur le char, le syndic prit les guides d'une main... sûre, et l'on fila sur la grand'route.

Fatigué de sa journée, sans doute, Monsieur le Ministre s'assoupit vite.

La route est cahoteuse. En sursaut, Monsieur le Ministre se réveille. Il fait nuit, et il ne peut distinguer les traits de son compagnon. Se souvenant vaguement des dernières paroles du syndic, il croit avoir affaire au domestique et juge de son devoir de s'intéresser à sa situation. Il lui frappe sur l'épaule:

— Dis-donc, Barbey, mon ami, est-on bien chez le gros syndic? Es-tu bien nourri? Te donne-t-il assez à boire?...

Ne recevant point de réponse, Monsieur le Ministre se rendormit.

Le syndic ne lui en a pas voulu, dit-on.

S.-N.

Mises de bois

A la dernière mise de bois, à ***, un des acheteurs dit à son voisin, en désignant le crieur :

— Y faudra nous veiller, vous savez;... il a l'habitude de mettre les gens dedans.

— Ah! oui... et comment?

— Mais, c'est sûr ; il est en même temps agent de police.

* * *

Dans une commune voisine, on a depuis longtemps déclaré qu'aux mises les « signes » ne sont pas admis.

Mais sur les affiches annonçant la mise et apposées partout, on lit: *Les «singes» ne sont pas admis.*

* * *

Le syndic de *** dicte les conditions de la mise au secrétaire, qui les transcrit à la machine à écrire.

— Eh bien, secrétaire, point à la ligne. Mettez à présent: « Les miseurs sont considérés comme définitivement engagés. »

On entend le tapotement des touches de la machine dont le secrétaire use d'une main encore peu exercée.

Et sur le papier, qu'il vient de dégager du rouleau, on lit: « Les miseurs sont considérés comme définitivement enragés ». H.

Entre vieux « copains ». — Quelques vieux camarades dînent ensemble.

Tandis que l'un d'eux découpe la volaille, les plaisanteries, les quolibets d'un goût plus ou moins douteux n'ont pas de cesse.

— R. *** a voulu découper, fait l'un des convives, il sait bien pourquoi : c'est pour garder les bons morceaux.

— Oh! non, réplique ce dernier, c'est tout simplement qu'en ma qualité d'ancien tringlot, j'ai l'habitude de ne pas manger avant d'avoir « gouverné ». H.

DE QUOI SE PLAINT-ON?

Les nouveaux billets de banque fédéraux ont décidément une fort mauvaise presse. Et l'opinion ne leur est guère plus clémente. C'est un tolle général.

Mais, ils s'en moquent, nos billets! Ils savent bien qu'ils ont de quoi se faire pardonner et que tout « laids » qu'ils soient — car c'est bien le qualificatif que d'aucuns leur ont donné — leurs adorateurs ne diminueront point et ne leur feront pas une cour moins assidue. Ceux qui en ont le plus en poche, de ces « affreux » billets, sont justement les moins enclins à leur reprocher leurs défauts.

Il n'y a au fond que l'art de lésé en cette affaire. Et encore n'est-ce là que l'avis de « Monsieur Tout le monde ». Ce niais, ce grand « imbécile », n'a-t-il pas le front, parfois, de trouver que l'art et les artistes sont deux choses souvent très différentes.

A présent, l'art, c'est comme le sphynx de l'antique mythologie. Le sphynx dévorait sans pitié quiconque ne pouvait deviner l'énigme qu'il posait à ceux qui l'approchaient. Les artistes modernes auraient trop à faire vraiment de digérer tous ceux qui ne peuvent deviner le sens de leurs œuvres énigmatiques; ils se contentent de les regarder dédaigneusement du haut de leurs piédestaux et de les anathémiser s'ils osent élever trop la voix. Silence! les Beotiens.

Et les Beotiens n'ont qu'à se taire ; ils n'y connaissent rien.

Qu'ont-ils à murmurer? De quoi se plaignent-ils donc?

Le bûcheron et le faucheur de nos billets de banque, puisque c'est d'eux qu'il s'agit ici, ne sont pas, comme on le croit naïvement, le bûcheron dont la hache mordant le tronc sonore des grands arbres ébranle l'écho de nos forêts; le faucheur dont la faulx inexorable tranche « avec un rythme cadencé » la souple tige des blés d'or.

Ce sont le bûcheron « de Monsieur X. » et le faucheur « de Monsieur Y. ». Distinguons. Ils ne sont pas de même famille que ceux que nous connaissons; de là, naturellement, qu'ils n'ont pas même tournure. Tout ce qu'ils ont de commun c'est la faulx et la hache; encore n'en usent-ils pas de semblable façon que leurs homonymes, à voir leur attitude.

Ou bien encore, serait-ce que de la nature et des artistes, l'un s'est trompé. Qui sait?... Oh! ce ne sont évidemment pas les artistes.

L'amour de l'art à la campagne. — *Paysanne* (au peintre en séjour chez elle). — Ne voudriez-vous pas me peindre de nouveau un tableau comme l'année dernière? Vous savez celui qui avait beaucoup de couleurs!

Le Peintre. — Est-ce qu'il vous a donc bien plu?

Paysanne. — Oh pas précisément.. mais c'est parce que les mouches y restaient si bien collées!

Choc en retour

Un violent incendie s'est déclaré dans une localité de la Suisse allemande. Les pompiers, affairés, procèdent au sauvetage du mobilier. Dans une chambre du troisième étage, dont déjà le plafond est en flammes, deux pompiers s'efforcent de faire passer par la fenêtre une armoire à glace. Soudain, la corde passée autour du meuble casse. Celui-ci, précipité dans le vide, s'en vient choir avec fracas sur la tête d'un imprudent curieux.

Un cri d'effroi part de la foule : « Quelle horreur! Le pauvre homme est perdu! »

On vole à son secours. Mais se dégageant des débris de l'armoire à glace, complètement mise en pièces, l'homme se redresse et sourit à l'entourage, qu'il regarde d'un air surpris, comme

pour dire : « Eh ben quoi ?... Qu'y a-t-il ? Que me voulez-vous ? »

On le tâte. Pas une blessure. Intact, le crâne, qui pourtant avait reçu le choc. Seulement... seulement le pauvre homme avait... les pieds plats.

PETITE POSTE. — *A M. V. A., à Lausanne.* — Vous nous demandez s'il n'existe pas dans le canton de Vaud une société qui ait pris pour but de recueillir, pour les sauver de l'oubli, nos **vieux chants populaires ?**

— Existe-t-il une société de ce genre, dans notre canton ? Nous ne saurions vous le dire encore. Tout ce que nous savons, c'est qu'un groupe de personnes, très qualifiées pour cela, se propose d'organiser à Lausanne, une soirée au cours de laquelle seraient interprétés les plus intéressants de nos vieux chants populaires, parmi ceux qui eurent le plus de vogue en leur temps. Et, pour que les auditeurs puissent s'associer d'une façon plus active à cette heureuse résurrection, des feuilles seraient vendues à l'entrée, sur lesquelles se trouveraient le texte et peut-être la musique des chants inscrits au programme.

Il existe en Suisse allemande une société pour la conservation du chant populaire, *Volkslieder-archiv*. Elle a réuni actuellement 4010 chants d'enfants avec 40 mélodies et 8544 chants populaires proprement dits avec 1977 mélodies.

Des collectionneurs ont parcouru en 1911 le Simmenthal, Bâle-Campagne et le Valais et y ont fait de remarquables trouvailles. Toute une série de « jodel » du Simmenthal furent enregistrés au moyen de phonographes. La matière réunie va être soigneusement cataloguée.

La Confédération a bien voulu contribuer à cette œuvre éminemment nationale et offrit une subvention de fr. 2250; divers cantons lui ont aussi prêté leur appui.

LE VOYAGE DE GABRIEL PAYOT

Extrait de *Souvenirs de voyage en Suisse*, par ALEXANDRE DUMAS.

III

» J'en eus pour dix minutes au moins avant d'être bien sûr que nous étions sur la terre ferme; il me semblait toujours sentir ce maudit roulis; enfin, petit à petit, ça se passa, et mon estomac commença à me tirailler. C'était pas étonnant, je n'avais rien pris depuis la veille, au contraire; et puis il venait de la cuisine une fine odeur de côtelettes; et je dis :

» — Bon ! on s'occupe du souper, à ce qu'il paraît. En ce moment, le garçon entra et me baragouina trois ou quatre paroles en anglais; comme il avait une serviette devant lui, et qu'il me fit signe en portant sa main à sa bouche, je compris que cela voulait dire que le potage était servi. Je ne me le fis pas dire deux fois, et je descendis.

» Arrivé en bas, on me demande si j'étais des premières ou des secondes.

» — Des secondes, je dis; car je ne suis pas fier, moi.

» La porte de la salle à manger des premières était ouverte; j'y jetai un coup d'œil en passant; tout le monde était déjà en fonctions, excepté la jeune Anglaise et son père, qui n'étaient pas à table. Je trouvai mon chenapan de chapeau ciré qu'avait devant lui une pièce de bœuf !...

» — Ah ! je lui dis, sans rancune, je vas me mettre en face de vous, hein ?...

» — Faites, qu'il me répond.

» C'était un brave garçon, foncièrement...

» — Ah ! je lui dis, un verre de vin; vite, ça me fera du bien.

» — Du vin ! qu'il me répond, êtes-vous assez en fonds pour en consommer ? Ça coûte douze francs la bouteille, ici.

» — Douze sous, vous voulez dire.

» — Douze francs !

» — Excusez du peu ! Qu'est-ce que c'est donc ça que vous avez dans une cruche ?

» — De l'ale.

» — De...?

» — De la bière, si vous l'entendez mieux; l'aimez-vous ?

» — Dame, ça n'est pas fameux; mais ça vaut toujours mieux que de l'eau; versez.

» — A votre santé !

» — A la vôtre pareillement !

» — A propos de santé, que j'ajoutai, quand j'eus reposé mon verre, et notre jeune fille ?

» — Laquelle ?

» — Du vapeur.

» — Oh ! ça va de travers. Elle se meurt.

» — Bah ! elle n'était pas malade.

» — Non, de votre maladie qui n'était rien; mais elle en avait une autre qui était quelque chose. C'est mauvais signe, voyez-vous, quand un chrétien n'éprouve pas ce qu'éprouvent les autres, et je me suis douté de ce qui arrive; la maladie a vaincu le mal : c'était la mort qui la soutenait. Quand vous étiez sur le vaisseau, n'est-ce pas ? elle était seule debout; maintenant, nous sommes sur la terre, elle est seule couchée, et elle ne se relèvera pas.

» — Ah ! que je lui répondis, vous m'avez donné à souper, je ne mangerai plus. Pauvre enfant !...

» Le lendemain matin, au petit jour, comme j'allais partir dans une carriole de retour, toujours avec mes bêtes, je vis son père; il était assis dans la cour sur une borne, il avait l'air de ne songer à rien.

» — Sans cœur ! que je pensai.

» Il ne bougeait pas plus qu'une statue.

» — Ah ! ces Anglais, que je disais, ça n'a pas d'âme; si j'avais une fille comme ça, moi, malade, mourante, je me casserais la tête contre les murs. Gros bouledogue, va !...

» Je tournais autour de lui pour lui donner un coup de poing, ma parole d'honneur ! Il ne faisait pas plus attention à moi qu'à rien du tout, quand, en passant devant sa figure !... Pauvre cher homme ! il avait deux grosses larmes qui lui coulaient des yeux et qui lui roulaient sur les mains.

» — Pardon, que je lui dis, je vous demande pardon.

» — Elle est morte ! me répondit-il.

» En effet, un vaisseau s'était brisé dans sa poitrine, et le sang l'avait étouffée pendant la nuit.

» Je mis deux jours pour aller à Londres. C'est bien long, deux jours, quand on est tout seul avec un farceur qui chante tout le long de la route, et qu'on a une pensée triste. Je voyais toujours cette pauvre fille sur le pont du bâtiment et le gros Anglais sur la borne; enfin, n'en parlons plus.

» Si bien que j'arrivai enfin. Je demande si on connaît mon adresse; on m'indique la maison. A la porte, je demande si l'on connaît mon homme; on me dit que c'est ici. J'entre avec mes bêtes; toute la maison était autour de la carriole. Un monsieur se met à la fenêtre et demande en anglais ce qu'il y a. Je reconnais mon voyageur.

» — C'est Gabriel Payot, de Chamouny, que je lui dis, et je vous amène vos chamois.

» — Ah !

» — Vous savez ce que vous m'avez dit ?...

» — Oui, oui.

» Il m'avait reconnu. C'est comme vous. Ah ! voilà un brave milord. C'était une joie dans la maison !... On conduisit les chamois dans une chambre superbe.

» — Bon ! je dis, si on les loge comme ça, où me mettra-t-on, moi ? dans un palais.

» Je ne m'étais pas trompé : un grand laquais me dit de le suivre; je montai deux étages. On m'ouvrit un appartement où il y avait des tapis partout, des rideaux de soie, des chaises de velours, un luxe, quoi ! Ma foi, je ne fis ni une ni deux; je laissai mes souliers à la porte, et j'entrai comme chez moi. Cinq minutes après, le domestique m'apporta des pantoufles, et me demanda si j'aimais mieux déjeuner avec milord ou être servi dans ma chambre. Je répondis que c'était comme milord voudrait. Alors il me demanda si j'avais l'habitude de me faire la barbe moi-même; je lui répondis qu'à Chamouny le maître d'école venait me raser dans ses moments perdus; mais que, depuis que j'étais en route, j'étais obligé de me faire la chose moi-même.

» — Oui, cela se voit, qu'il me dit.

» Effectivement, j'avais deux ou trois balafres, parce que j'ai la main lourde, moi : l'habitude de m'appuyer sur le bâton ferré, voyez-vous...

» — On vous enverra le valet de chambre de milord.

» — Envoyez.

» Cinq minutes après, il entra un monsieur en habit bleu, en culotte blanche et en bas de soie. Devinez qui c'était ? (*A suivre.*)

Flemmard ! — *Dupont.* — Vous avez bien mauvaise mine, mon cher Laflemme. Vous avez l'air fatigué.

Laflemme. — C'est le travail excessif de cinq heures du matin à huit heures du soir.

Dupont. — Je vous plains, mon cher, et je comprends que vous paraissiez fatigué. Depuis combien de temps faites-vous ce dur métier.

Laflemme. — Je commence demain.

Paradoxes et vérités.

La jeunesse, — un jour très court qu'attend une nuit interminable, la vieillesse.

Ph. GERFAUT.

* * *

Il est une petite bonté si légère qu'elle flotte à la surface de toute chose; on la nomme politesse.

Adolphe d'HOUDETOT.

Stations d'hiver. — Un guide fort bien fait, ayant réponse à toutes les questions qu'on peut lui poser dans les limites de son domaine, illustré de phototypies qui en font, en ce genre, une publication artistique, c'est le *Guide des hôtels et pensions d'hiver en Suisse et Haute-Savoie*, édité par la maison E. Froreisen, 26, Boul. G. Favon, à Genève. — Nous le recommandons à ceux de nos lecteurs que cela intéresse.

Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Dimanche, 28 janvier, *matinée : L'Ane de Buridan*, comédie en 3 actes, de R. de Flers et G.-A. de Caillavet. — *Soirée : Le Marchand de bonheur*, comédie en 3 actes, de H. Kistemaeckers, et *M'Amour*, comédie en 3 actes, de M. Hennequin et P. Bilhaud.

Mardi, 30 janvier : *Parmi les Pierres*, pièce en 4 actes, de H. Sudermann.

Jeudi, 1er février : pièce en 4 actes de Jean Aicard.

* * *

Kursaal. — Vu l'engouement du public pour la délirante pièce qu'est : *Occupe-toi d'Amélie !* et devant l'affluence des spectateurs, M. Tapie s'est vu dans l'obligation d'annoncer que les artistes de Bel-Air continueraient à « S'occuper d'Amélie » toute la semaine. Dimanche 28, à 2 h. ¼, dernière matinée.

Mardi 30, reprise de la *Veuve Joyeuse*.

* * *

Lumen. — Les représentations d'opéra au Lumen, par la troupe du Grand Théâtre de Genève, ont recommencé mercredi. Nous avons eu une excellente interprétation de la *Dame Blanche*, de Boieldieu, dont les gracieuses mélodies n'ont rien perdu de leur attrait, au choc brutal des ans. — Mercredi prochain,

Entre deux, spectacles cinématographiques très courus.

CACAO
Suchard
LE
DÉJEUNER
PAR EXCELLENCE

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO